

**LE PARLEMENT D'UN PETIT ÉTAT  
DU SUD-EST EUROPÉEN AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.  
LE CAS DU PARLEMENT GREC DES ORIGINES À 1843**

**Kyrillos Nikolaou**

*(Paris I, Représentation permanente de Chypre  
auprès de l'Union européenne)*

Le but de mon intervention aujourd'hui est de présenter le cadre dans lequel se sont créés les premiers partis politiques de Grèce, en insistant sur l'influence qu'exercent sur eux les Grandes Puissances lors de la création du petit État grec et dans sa politique étrangère. Il s'agit d'une première approche, de ma part, de ce sujet.

**I. L'antagonisme des Grandes Puissances dans l'espace de la Méditerranée Orientale durant la Guerre grecque d'Indépendance et la fondation de l'État néo-hellénique**

Seules quatre puissances étaient assez fortes et s'intéressaient à suffisamment aux évolutions en Europe méridionale et orientale pour intervenir politiquement ou militairement : l'Angleterre, la France, la Russie et l'Autriche. Comme Metternich se montrait d'emblée hostile à la Guerre des Grecs pour l'Indépendance, il ne pouvait être question d'Empire des Habsbourg comme un allié possible<sup>1</sup>. Il ne restait plus que les deux Puissances occidentales et l'Empire tsariste<sup>2</sup>.

C'est de ces trois Puissances que tirèrent leur nom les trois partis qui se créèrent au cours de la décennie de 1820 : parti Anglais, Français, Russe<sup>3</sup>. Le nom des partis grecs, comme celui des partis

---

<sup>1</sup> Friedrich Engel-James, "Austria and the Beginnings of the Kingdom of Greece", *Journal of Central European Affairs*, I, avril 1941, σ.28-44, juillet 1941, pp. 208-223. Voir également, en général, le livre classique d' Edouard Driault et Michel Lheritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, 5 vols, Paris, 1925-26, Vol. I : E.Driault, *L'insurrection et l'indépendance (1821-1830)*, et Vol. II : E. Driault, *La règne d'Othon. La Grande Idée (1830-1862)*. Egalement, George Finlay, *A History of Greece from its Conquest by the Romans to the Present Time (B.C. 146 to A.D. 1864*, revision et soin par H.F. Tozer, 7 vos, Oxford, 1876. Vol. VII : The Greek Revolution, Part II : Establishment of the Greek Kingdom.

<sup>2</sup> Barbara Jelavich, *Russia and the Greek Revolution of 1843*, Sudosteuropeaishe Arbeiten, no. 65, Μόναχο, 1966.

<sup>3</sup> Voir Grigorios Dafnis, *Ta ελληνικά πολιτικά κόμματα [Les parties politiques grecs]*, rééd. Athènes, 1961 (1956).

britanniques, leur fut attribué initialement par leurs adversaires politiques, mais s'imposèrent rapidement, car ils étaient en quelque sorte bien inspirés et ne portaient pas atteinte au groupe qu'il caractérisaient<sup>1</sup>. Il s'agissait, disaient leurs adversaires, d'agences des trois Puissances, lesquels avaient rassemblé la clientèle de leurs consulats et les protégés de leurs ambassades – groupes qui s'étaient déjà constitués durant la domination ottomane – en partie, afin d'acquérir, à travers ceux-ci, une influence dans l'État nouvellement constitué. L'espoir d'une carrière facile et d'une protection face aux adversaires avaient ensuite conduit toujours davantage de gens vers les ambassades<sup>2</sup>. Cette interprétation ne peut, tout comme la théorie des rapports clientélistes, expliquer les profondes oppositions idéologiques qui divisaient ces trois partis.

L'intérêt que montrent l'Angleterre, la France et la Russie pour la création du nouvel État grec, ainsi que le débarquement des combattants philhellènes<sup>3</sup> et des agents étrangers qui font différentes propositions attrayantes aux personnalités politiques et militaires importantes de Grèce, commencent à orienter la vie politique du pays vers les influences et les tendances engendrées par les agitations politiques et les alliances diplomatiques d'Europe<sup>4</sup>. La « protection » des trois Puissances était déterminée par deux facteurs : par les intérêts stratégiques de ces dernières en Méditerranée orientale d'une part, et par la tentative réussie des chefs des Grecs révoltés de les impliquer dans la question grecque.

L'ingérence des étrangers dans les affaires grecques ne devait pas s'achever avec la fin de la Guerre d'Indépendance. Leur

---

<sup>1</sup> Gunnar Hering, *Die politischen Parteien in Griechenland 1821-1936*, Munchen, 1992, (trad. En grec utilisée : *Τα πολιτικά κόμματα στην Ελλάδα 1821-1936*, Αθήνα 2004, p. 142).

<sup>2</sup> John A. Petropoulos, *Politics and Statecraft in the Kingdom of Greece, 1833-1843*, Princeton, New Jersey, 1968, p.117 et suiv.

<sup>3</sup> Voir le livre de Douglas Dakin, *British and American Philhellenes during the War of Greek Independence 1821-1833*, Institute for Balkan Studies, no. 8, Thessalonique, 1962.

<sup>4</sup> La raison principale qui poussa les trois Puissances à s'impliquer autant dans les affaires grecques est principalement due à la position géographique de la Grèce dans la Méditerranée orientale. L'Angleterre, car elle considérait la Méditerranée orientale comme un maillon de jonction avec ses conquêtes en Inde. La Russie, car étant, depuis le XVIIIe siècle déjà, à la recherche de possibilités de mouillage pour ses vaisseaux, recherchait une issue en Méditerranée. La France enfin, car, ayant créé depuis l'époque des croisades des intérêts commerciaux et culturels dans cet espace, désirait de toutes les façons possibles les conserver.

intervention se poursuivit après la fin de la Révolution, et sous une forme collective qui était le résultat de la méfiance qui régnait au sein des relations des Puissance protectrices. En outre, au lieu de se dissiper, cette méfiance s'accrut en raison de la façon avec laquelle l'ingérence collective fut menée par les représentants alliés en Grèce, par les hommes politique et diplomates de Londres, de Paris et de Saint- Petersburg. Rivaless entre elles, l'Angleterre, la France et la Russie établirent un régime international particulier pour la Grèce. Le terme *Indépendance* signifiait uniquement indépendance par rapport à l'Empire ottoman, mais non pas vis-à-vis des Puissances. Avec l'arrivée d'Othon, lorsque les trois Puissances garantes entrèrent en conflit, chacune pour son compte, pour asseoir leur domination dans l'espace grec, les chefs politiques grecs, les partis et les représentants du pouvoir leur emboîtèrent le pas dans ce jeu<sup>1</sup>.

Par ailleurs, la situation économique précaire du nouvel État et les dettes envers les étrangers constituaient une autre raison qui provoque l'intervention des trois Puissances. Les capitalistes étrangers n'acceptaient alors d'accorder des prêts à la Grèce que lorsque ceux-ci étaient garantis par les Puissances. Ainsi, ces dernières imposaient leurs conditions et exerçaient le contrôle économique pour mieux servir les prêteurs étrangers.

## **II. Au début de la formation des premiers partis politiques grecs**

Dans l'Empire ottoman, il n'y avait pas, avant 1821, de nécessité institutionnelle de créer des partis, puisque ni le Sultan ni même d'autres dignitaires n'étaient élus, et qu'il n'existait pas de parlement. Même si les chrétiens, dans les communautés et au sein d'unions corporatives, désignaient leurs ministres par des élections, les partis n'étaient pas nécessaires. Tout au plus se créait-il de petites cliques, qui changeaient rapidement de forme et de composition.

Étant donné, d'après le philhellène bavarois Friedrich Wilhelm Thiersch, que le pouvoir central, durant les siècles de la domination ottomane, n'était pas capable de protéger suffisamment les gens, des communautés non étatiques de protection se sont créées, avec des dirigeants puissants. C'est cette structure qui constituait à présent

---

<sup>1</sup>Nikiforos Diamantouros, *Οι Απαρχές της Συγκρότησης σύγχρονου κράτους στην Ελλάδα, 1821-1829*, [Le début de la formation d'un état moderne en Grèce, 1821-1829], Αθήνα, 2002

aussi la base des partis<sup>1</sup>. En dépassant la fonction défensive des unions clientélistes de la période ottomane, dit Thiersch, les partis, après la libérations, se chargèrent de représenter les intérêts de leurs adhérents face à l'État ; des personnes officielles sont mises à établir des membres de la clientèle – parents, amis « affidés », confidentes – à des postes d'État et veillaient à la prospérité de leurs protégés. Les objectifs principaux de ce continuuel « échange de complaisances officieuses pour les emplois et les honneurs » étaient de concéder à d'autres l'affermage des impôts et de réorganiser le personnel dans l'administration publique après un changement de gouvernement.

C'est une image radicalement différente des partis grecs que présenta Maurer, l'un des plus remarquables juristes bavarois de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Maurer avait été désigné par Ludwig I<sup>er</sup> membre de la Régence grecque<sup>2</sup>. Ce qui, écrit-il, liait et motivait les formations des partis n'était pas « les grands intérêts, comme dans d'autres pays, mais dans la majorité des cas uniquement des arrières-pensées personnelles, des intérêts privés. C'est à cause de cela que nous pouvons observer en Grèce ces curieux coups de théâtres, qui consistent en ce que celui qui aujourd'hui était du côté du gouvernement ou partisan de la Constitution défend, après quatre semaines et avec le plus grand zèle, exactement les principes opposés<sup>3</sup> ».

Gunnar Hering, à son tour estime que, l'interprétation superficielle de la formation de groupes et de branches au sein des partis en tant que preuve de relations clientélistes, en tant que faiblesse organisationnelle ou même en tant qu'élément prouvant des défauts de programme, est surannée. Un parti ouvert a des adhérents ou des membres organisés pour la forme, présente des alliances à différents niveaux, et des unions avec des groupes politiques hétérogènes ; par conséquent, il se crée dans de tel partis des tensions latentes ou des conflits manifestes ente les objectifs des partis, exprimés et défendus par leur direction, et les attentes des différents partisans au sein du parti<sup>4</sup>. Hering remarque que la Grèce ne constitue pas une exception dans l'ensemble européen. Même dans les pays industrialisés d'Europe, aucun grand parti ne fut homogène du point de vue des

---

<sup>1</sup> Friedrich Wilhelm Thiersch, *De l'état actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration*, Leipzig, 1833, p.181-182.

<sup>2</sup> John A. Petropoulos, *op. cit.*, p. 185-202.

<sup>3</sup> Gunnar Hering, *op.cit.*, p. 23.

<sup>4</sup> *Ibid*, p.52.

classes qu'il rassemblait. En Grèce, les élites politiques se sont affranchies des groupes sociaux d'intérêts et son apparues comme assez ouvertes face ad es cadres politique de toutes les couches sociales.

En plus, dit Hering, les partis ne se formaient pas et ne se dissolvaient pas alternativement ; au contraire, ce sont des systèmes entiers de partis qui se créaient et disparaissaient ensemble. La première période desdits « partis étrangers » dont nous ne pouvons, en l'absence d'actes fondateurs formels, déterminer exactement le début, et qui prit fin de manière tout aussi informelle, se situe en gros entre le début de la Guerre d'Indépendance de 1821 et l'éviction d'Othon en 1862. L'enchaînement de systèmes de partis amène à conclure à un changement des confrontations politiques principales. Des évolutions dans le contexte donné conduisaient chaque fois à une nouvelle différenciation du système<sup>1</sup>.

Enfin, nous estimons que, dans l'étude des partis grecs, il faut considérer le fait qu'en Grèce les partis se formèrent avant que l'État n'ait pu assurer sa constitution et sa souveraineté, durant la Guerre d'Indépendance (1821-1829), et non pas ensuite, a l'intérieur d'un État stabilisé ; ainsi, ce sont les partis, et non pas l'État au stade embryonnaire, qui furent les porteurs de la légitimité et les facteurs d'incorporation.

En outre, il faut tenir en compte que, les « véritables » partis, pour pouvoir exister et fonctionner de manière efficace, doivent présenter trois caractéristiques fondamentales : pour l'essentiel, représenter des idées, ensuite faire preuve de structure et d'organisation, et enfin avoir des partisans que l'on puisse diriger.

### **III. Les trois partis, la « Protection étrangère », les vues des Puissances et les quêtes des Grecs**

Nikolaos Svoronos dit que c'est dans le système clientéliste qu'il faut rechercher le début de la formation des partis. Les partis ne reflètent, d'après Svoronos, que la politique des trois Puissances protectrices en Grèce, qui avaient sous leur protection ces partis auxquels elle rattachaient leurs intérêts. Néanmoins, le même historien admet que les partis trouvaient un soutien parmi le peuple, car ils exprimaient de profondes divergences de vues en ce qui concernait

---

<sup>1</sup> *Ibid*, op.cit., p. 57.

des questions politiques<sup>1</sup>. Les partis politiques en Grèce, dans leur phase initiale, suivirent une progression qui dura environ trente ans. Ils apparurent tout d'abord, de manière quelque peu timide, au cours de la Guerre pour l'Indépendance. C'est à cette époque que remontent les racines des premiers partis politiques du pays, connus sous le nom de partis anglais, français et russe. Les chefs et les adhérents de ces partis se tournent vers les grandes puissances européennes correspondantes, en espérant qu'avec leur assistance morale et/ou matérielle, ils pourraient concrétiser principalement les aspirations nationales des Grecs. Au début naissent les partis français et anglais, avec pour chefs respectifs Colettis<sup>2</sup> et Mavrocordatos, comme le résultat de la rivalité franco-anglaise qui s'observe en Grèce durant les années 1824 et 1825<sup>3</sup>.

La formation, cependant, des trois partis, eut véritablement lieu après l'arrivée de Capodistrias, une fois réalisées dans le pays les conditions indispensables à un gouvernement durable. Durant le règne d'Othon, ces partis se maintinrent, se contentant de survivre, pour perdre leur physionomie initiale et leur identité un peu après la guerre de Crimée (1854-1856). En ce qui concerne leur teneur, nous pouvons distinguer trois formations politiques de texture différente. Tout d'abord, nous observons l'existence d'un nombre presque infini de cliques personnelles, dont chacune représentait et en même temps visait à mettre en avant un chef bien précis. Du reste, la vie politique était déterminée par la lutte des trois partis (anglais, français et russe) qui avaient acquis des partisans et une influence dans les affaires grecques en raison du rôle des trois puissances en rapport dans la Guerre pour l'Indépendance. Enfin, on pourrait dire que seuls deux partis fonctionnaient alors sur la scène politique, celui des constitutionnels et celui de Capodistrias ou des partisans du gouvernement. Bien sur, il ne faut pas oublier la distinction qui existait en raison de divisions géographiques : Péloponnèse, Roumelie, îles, mais aussi la distinction qui était fondée sur la différence de niveau culturel entre ceux qui avaient préféré se ranger

---

<sup>1</sup> Nikolaos Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1953 ; *Que sais-je ?* 578, p. 49, 51-52.

<sup>2</sup> Dimitrios Iliopoulos, *Ιωάννης Κωλέττης [Ioannis Colettis]*, Athènes, 1890.

<sup>3</sup> Voir l'ouvrage de Nikolaos Vlachos, «Η γένεσις του Αγγλικού, του Γαλλικού και του Ρωσικού Κόμματος εν Ελλάδι», *Αρχείον Οικονομικών και Κοινωνικών Επιστημών* ["La genèse des parties Anglais, Français et Russe en Grèce", *Archives des Sciences Économiques et Sociales*], XIX (1939), p. 25-44.

du côté de l'Occident libéral et ceux qui avaient choisi de rester fidèles à la tradition byzantine.

Cette division prévalut durant toute la période 1830-1840. Les différentes unions et alliances de familles à un niveau local peuvent être appelées « phratries ». Dans la Grèce d'avant la Révolution, les phratries se développaient d'ordinaire dans les limites d'une région ou d'une unité administrative étendue (Hydra, Magne, Péloponnèse). Quoi qu'il en soit, les phratries ne pouvaient s'identifier à un schéma précis de principes ou d'idées. Les parties, de l'autre côté, avaient au moins réussi à acquérir une certaine réputation en adoptant quelque position concernant des sujets d'ordre national, comme la politique sociale du gouvernement, ou l'orientation de la politique étrangère vis-à-vis de l'Angleterre, de la France et de la Russie. Le rôle particulier de l'Angleterre, de la France et de la Russie dans les affaires grecques, l'exercice actif de la « protection » par leurs représentants diplomatiques respectifs dans la capitale, leur assurait une influence sur ces formations et une supériorité face aux autres formations politiques. Les termes « anglais », « français », ou « russe » qui désignaient les partis dénotaient indirectement la sympathie que chacun éprouvait pour les étrangers. Ils constituaient en même temps des symboles ou slogans polémiques, utilisés pour souligner leur détachement des intérêts nationaux et pour pouvoir en contrepartie bénéficier de la protection étrangère.

La vérité est que les gens avaient commencé à identifier les partis à un ensemble d'idées. Plus précisément, le parti russe était identifié au conservatisme et à l'orthodoxie, le parti français aux braves et le parti anglais, enfin, à la culture des européenistes.

#### **IV. Le parti de Capodistrias, ensuite parti russe. À son opposé, les « Constitutionnels »**

Les partis furent confrontés à de nouvelles conditions suite à l'élection de l'ancien ministre des Affaires étrangères de Russie, du comte d'origine grecque Ioannis Capodistrias, - issu de l'aristocratie de Corfou - comme gouverneur du pays par la troisième Assemblée nationale de Trézène<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pavlos V. Petridis, «Βιβλιογραφία Ιωάννου Καποδίστρια», *Βαλκανική Βιβλιογραφία* [“Bibliographie de Ioannis Capodistrias 1776-1831”, *Bibliographie Balkanique*] 6 (1977), annexe, 1981, p.13-131 ; Domna N. Donta, « John Capodistrias and the Greek Historians : A Selective Bibliographical Review », *BS 7*

Le noyau du parti de Capodistrias était la phratrie russe, dont l'activité avait pour une grande part permis l'arrivée du même Capodistrias en Grèce. Les principaux bastions sur lesquels s'appuya le mécanisme de Capodistrias et qui devaient lui permettre de constituer la base de son parti, étaient au nombre de trois : le Péloponnèse, avec pour chef Théodoros Kolokotronis, la région de Phocide en Roumelie, avec Ioannis Gouras Mamouris, et Spetses, avec à sa tête Hatzioannis Mexis. Cette île, dont les relations avec l'anglophile Hydra étaient nettement rivales, était considérée, même de par sa tradition marchande, dévouée à la Russie déjà depuis les temps d'avant la Révolution. À ces forces locales, on doit ajouter les groupes des étrangers de l'Heptanese, Épirotes, Grecs des îles de l'Égée, Grecs de Russie. Cependant, la structure, même relâchée, du parti russe dans son bastion péloponnésien, répondait bien à ses attentes, et c'est là qu'il trouva une base pour sa politique : une large couche de petits paysans sous commandement paternaliste et à orientation russophile, laquelle s'appuyait sur des traditions et des intérêts considérables, comme à Spetses, en raison du commerce lucratif avec la Mer Noire. Le Gouverneur fit valoir le parti russe comme l'« agent de l'État » et plaça partout dans l'administration ses partisans.

En ce qui concerne les forces desdits « Constitutionnels », lesquelles comprenaient toutes les phratries opposées à Capodistrias, elles ne fonctionnèrent jamais comme un parti uni<sup>1</sup>. Néanmoins, jamais ces groupes ne se sont trouvés réunis, que ce soit sous un chef commun ou sous une politique commune. Ainsi, le seul lien cohérent entre eux demeura, en essences, leur opposition à Capodistrias et à son régime. Ledit Parti Constitutionnel tendait à se dissoudre dans les deux fractions qui l'avaient à l'origine constitué – les partis « anglais » et « français<sup>2</sup> ».

---

(1966), p. 411-422 ; Eleni Koukkou, *Ιωάννης Καποδίστριας, ο άνθρωπος – ο διπλωμάτης (1800-1828)* [Ioannis Kapodistrias ; l'homme- le diplomate (1800-1828)], Athènes, 1978.

<sup>1</sup> Christos Loukos, *Η Αντιπολίτευση κατά του Κυβερνήτη Ιωάννη Καποδίστρια 1828-1831* [L'opposition contre le Gouverneur Ioannis Capodistrias 1828-1831], Athènes, 1988.

<sup>2</sup> John A. Petropoulos, *op.cit.*, p.16.



## V. Les trois partis politiques sous la Régence et le Roi Othon

À la fin de 1832, l'existence de trois partis est désormais évidente : le parti de Capodistrias ou parti russe, le parti anglais et le parti français. Chacun d'entre eux avait ses prolongements et ses ramifications dans toutes les régions de l'État, avec son orientation particulière vis-à-vis de la politique étrangère et de l'ordre constitutionnel, et bénéficiait de l'encouragement et du soutien de l'ambassade étrangère correspondantes. Trois facteurs importants contribuèrent à leur formation et à leur consolidation. Premièrement, le gouvernement assez long et énergique de Capodistrias donna à ce dernier la possibilité d'utiliser la popularité et la machine étatique pour former un parti bien organisé, avec un large soutien populaire.

Deuxièmement, la présence des ambassadeurs et des amiraux étrangers, qui représentaient l'autorité étrangère, constituaient une source susceptible de diriger et à laquelle pouvaient s'adresser ceux qui se trouvaient sur l'avant-scène politique, ce qui donnait aux partis une continuité et une durée. Enfin, l'assassinat de Capodistrias et la guerre civile de 1832 créèrent de vives acrimonies, surtout entre les partis anglais et français, ce qui eut pour résultat de renforcer la cohésion interne de chaque parti et de diviser plus nettement les partisans de l'un de ceux de l'autre.

C'est à l'époque de la Régence (lorsque Othon arriva en Grèce en janvier 1833, accompagné des trois membres du Conseil de Régence Armansperge, Maurer et Heideck) que l'on peut parler de formation définitive des trois partis politiques de Grèce. Ces partis n'ont pas de principes politiques bien définis, ni bien sûr de tradition. Leurs partisans changent facilement de rang, surtout lorsque leurs intérêts personnels sont en jeu. Le chef du parti anglais était Alexandros Mavrocordatos, avec comme organes les journaux « Athina » et « Elpis ». Le dirigeant du parti français était Ioannis Colettis, avec le journal « Sotir ». Le parti russe était dirigé par Theodoros Kolokotronis avec « Aionas ».

Pour des raisons de politique étrangère, la Régence s'efforça de ne déplaire ni au tsar ni aux deux autres Puissances protectrices, l'Angleterre et la France. Elle y était bien obligée, puisque le pays était totalement dépendant des trois Puissances vers lesquelles s'orientaient les partis. Il restait donc à ces dernières assez d'espace pour survivre, ce qui signifiait exercer un patronage sur la répartition

des charges publique et entretenir des relations avec les Puissances Protectrices<sup>1</sup>.

Les partisans du parti russe, pour soutenir leurs convictions, invoquaient l'identité du dogme religieux des Grecs et des Russes, la protection par traditions des Grecs par la politique russe et enfin la guerre russo-turque de 1828-1829 et le traité d'Adrinople, qui mit un terme à un combat sanglant de neuf années. Il est vrai que le courant pro-russe grandit sous Capodistrias, à propos duquel le peuple grec croyait qu'il était en relations étroites avec la cour russe. L'exemple du parti Russe se prête particulièrement bien pour montrer comment des structures clientélistes traditionnelles ou nouvelles, qui s'étaient développées initialement, ont fini par se désintégrer, ou comment leur importance s'est trouvée amoindrie dans les décisions politiques.

Le parti français s'est créé pour représenter les intérêts des militaires roumeliotes, par le biais de Ioannis Colettis. C'est dans ce parti que l'on observe aussi la plus longue durée des structures clientélistes<sup>2</sup>. Les partisans du parti français pensaient que la France, qui ne soutenait pas toujours le dogme de l'intégrité de l'Empire ottoman, même si elle était la première puissance européenne à avoir des liens commerciaux avec lui, serait plus désintéressée que les autres grands États européens et favoriserait la réalisation des aspirations nationales de la Grèce. Le parti français vit le jour parmi les armatoles et les chefs des combattants de la Grèce, dont le dirigeant politique qui se distingua durant la deuxième guerre civile fut Ioannis Colettis. À l'opposé du parti anglais, dans le parti français, l'idée de libérer les territoires non affranchis par des actions militaires de petite ou de plus grande envergure était très répandue. Colettis espérait voir rapidement le Roi Othon sur le trône de Constantinople. La Grande Idée trouva sa formulation classique dans un discours du chef du parti lors de l'Assemblée nationale de 1843.

Le parti anglais vit le jour surtout après la volte-face opérée par la politique anglaise au Proche-Orient, observée après que George Canning fut appelé au ministère des Affaires étrangères. C'est à partir de ce moment qu'une partie du peuple grec détourna son regard de la Russie pour se tourner vers l'Angleterre. Mavrocordatos croyait que si les Grecs s'organisaient pour acquérir une bonne administration et s'ils réalisaient des progrès significatifs, l'Angleterre daignerait réaliser ses ambitions nationales. Ceux qui suivaient le parti anglais

---

<sup>1</sup> Gunnar Hering, *op.cit.*, p. 124.

<sup>2</sup> *Ibid*, p. 118.

étaient des gens issus de trois types de groupes dirigeants : mis à part les archontes, on trouvait des militaires, ainsi que des « Occidentaux », c'est-à-dire des personnes ayant fait des études dans des universités européennes occidentales, ou d'anciens habitants de pays de l'Europe occidentale, mais surtout des intellectuels et des commerçants animés par des idées républicaines et nationales.

Les chefs du parti anglais diagnostiquaient que ce n'est qu'avec l'aide de l'Angleterre que l'État grec pouvait se constituer, s'assurer à long terme des frontières sûres et, si la désintégration de l'Empire ottoman se poursuivait, s'acheminer vers les régions de l'Empire à population grecque. Mavrocordatos soutenait que la Grèce devait se comporter de façon pacifique face à la Turquie et se concentrer sur ses problèmes intérieurs. L'opposition politique entre orientation occidentale et traditionnelle fut encore accentuée par le fait que le parti anglais introduisait un nouveau ton politique, caractérisé par une volonté de conciliation, de modération, de tactique diplomatique, que les paysans et les chefs militaires méprisaient.